

en berçant son enfant. Maintenant le *fait* va se passer. Un autre personnage, un mendiant, surgit sur la route, en face de la veuve. Il porte un vase de lait sur sa tête, à la façon orientale. Il a encore du chemin à faire, mais il est épuisé, et c'est un vieillard. D'un autre côté, il faut qu'il se rende au bout de sa route pour avoir de quoi manger. Il demande donc de l'aide à la femme. Celle-ci, sans hésiter, se rend à sa prière, bien qu'elle doive laisser là sa quenouille et son enfant au berceau. Pierre et Jésus voient la scène sans être vus, cachés par des figuiers. Pierre blâme la femme et prétend que la charité ne doit pas aller jusqu'à tout quitter pour suivre le premier venu qu'aussi bien un passant quelconque aura occasion de secourir. Mais le divin Maître n'en juge pas ainsi. Il reprend son apôtre en lui disant que la charité oublie ces calculs et que Dieu lui-même prend soin des intérêts de celui qui l'a faite. Sur ce, Jésus quitte Pierre un moment et vient remplacer la veuve auprès du berceau et même filer la quenouille abandonnée. Quand la femme revint, elle ne put que constater, en ne s'expliquant pas, mais en admirant et en rendant grâces à Dieu, comment sa charité avait été récompensée.

Voilà le fait dans sa touchante simplicité. Tout converge vers l'acte de charité accompli, ce qui le prépare comme sa *cause* et ce qui s'en suit comme son *effet*. Il y a donc *unité* parfaite. Le personnage principal, non en soi, puisque c'est Jésus, mais au point de vue l'art, c'est évidemment celle qui fait l'acte de charité et qui attire sur elle l'intérêt dominant. L'unité est donc là, dans ce personnage et dans son action: la *variété* est dans tous les détails expliqués plus haut, de temps, de lieu, etc.

❧ Rien de plus *touchant* que ce court récit: c'est le sentiment qui le caractérise. Il n'est que de le lire pour l'éprouver.

A l'égard du style, c'est une simplicité tout unie. L'auteur s'efforce d'imiter celle de l'Évangile.

Les poésies de Coppée ont souvent ce caractère. Presque pas d'ornement, de figure, d'image. Dans celle qui nous occupe, la femme est "très tristement assise", elle "retient dans ses yeux la larme qui les mouille"; "Dieu de sa bonté lui donne une preuve", inversion toute dépaycée dans l'ensemble: c'est tout. Pour le reste, ce sont de belles choses dites le plus simplement du monde. Toute la poésie émane d'elles pour se renfermer dans le cœur. L'imagination n'a de rôle que juste ce qu'il en faut pour arranger la petite scène. Les vers de Coppée, ce ne sont presque pas des vers, s'il n'y avait la rime. Ils charment pourtant, et c'est un don. Au reste, Coppée est tout aussi poète en prose qu'en vers, et sa prose est si riche et si savoureuse qu'on peut la préférer à ses vers. Témoins les belles pages de la *Bonne souffrance*, qui racontent la conversion de celui qui avait aimé les humbles et les avait chantés et que la grâce ramena au véritable Évangile par la voie de la douleur et aussi par l'amour de Jésus pour les petits.

N. DEGAGNÉ, ptre